CREUSET

Organe Mensuel de propagande syndicale

Le numéro : 50 centimes

Abonnement : 5 fr. l'an

5º Année - Nº 12 DÉCEMBRE 1929

LE CREUSET

Bulletin Mensuel de Propagande Syndicale

Rédaction et Administration Jean DE BOE, «Le Creuset », 23, place Saint-Géry. Bruxelle Les articles n'engagent que leurs auteurs.

Sommaire:

Autonomie syndicale (p. 177); Coin du Morticole (p. 178); L'Ecumoire (p. 180), La déclaration de principe (p. 181); Le Pèlerin de Moscou (p. 183); Enquête sur l'apprentissage (p. 187); Le droit d'asile et les syndicats (p. 188); Billet liégeois (p. 190); Communications (p. 191); Poubelle (p. 192).

Autonomie Syndicale

Nous vivons actuellement une période d'instabilité générale. Le rythme de plus en plus rapide de l'évolution économique; le déplacement, parfois inopiné, des centres de production; l'effondrement ou l'accumulation spontanés de capitaux considérables provoquent des perturbations qui se répercutent sur toute la vie sociale. Dans l'ordre politique, les mêmes phénomènes se précipitent. A aucune époque de l'histoire tant d'événements considérables ne se sont accomplis en un espace de temps aussi court que ces quinze dernières années. De vieux empires se sont écroulés faisant place, sans transition, à malheureusement rien. des formes sociétaires jusqu'ici inexpérimentées, sapant les fondements mêmes de tout le régime social et politique actuel; ailleurs, acculée à l'extrême limite de ses possibilités d'existence, la bourgeoisie a dû dénoncer elle-même son appareil hypocrito-démocratique de gouvernement et recourir au terrorisme légal. Partout ailune balance approximative de la force ouvrière, sans provoquer de réaction

des différentes couches sociales, est de règle. D'autres phénomènes encore soulignent la période de transition que traverse la société.

Il serait logique que la proximité d'une révolution profonde dans l'économie sociale, révolution mûrie par la vie même du capitalisme, par sa croissance, par le développement de ses propres contradictions, encourage la classe ouvrière à s'en assurer les bénéfices.

On pourrait s'attendre à une vigilance accrue, à une joie de travail, comme en provoque l'imminence du triomphe de ses efforts. Il n'en est

L'indécision, la lassitude, le scepticisme sont la règle. Ce qui est pire, c'est qu'aucune personnalité supérieure ne se signale, capable d'impulser et d'orienter décisivement les masses vers leur émancipation. Les grands rôles sont encore joués par les bourgeois et les demi-bourgeois, ils continuent toujours avec succès leur leurs, là où les antagonismes de classe travail d'émasculation et d'impuissanne se sont pas encore suffisamment ce L'hermaphrodisme politique conaccusés, l'instabilité politique, due à tinue ses ravages parmi la classe

Séance du Creuset, le dimanche 8 décembre, à 9 h. 30

sérieuse parmi la majorité des travailleurs. L'immense espoir qui exalta les peuples au lendemain de la guerre s'est dégonflé. Et c'est miracle à voir, avec quelle facilité la bourgeoisie s'est dégagée de ses promesses sans bourse déliée. Le peuple n'a pas bougé, le peuple ne bouge pas.

A quoi faut-il attribuer cette insensibilité. A la crédulité? A la veulerie? A l'indécision ! Je crois que cette dernière cause l'emporte de beaucoup. La rapidité des événements a dérouté la classe ouvrière, et les hommes en général. Décus par la surestimation des événements par les uns, la sousestimation par les autres, les travailleurs, méfiants, attendent quelque catastrophe pour se jeter dans l'une ou l'autre voie. En attendant, ils se laissent ballotter au gré des audacieux ou des intrigants qui les exploitent. En leur nom, on pactise avec la bourgeoisie, on prépare les entraves, on organise un barrage devant la révolution montante. De droite ou de gauche, la politique les ronge, les morcelle, les divise. Et si, dans ce travail, tous ceux qui « sollicitent » les travailleurs à se soumettre à leur crédo, n'ont pas la même malhonnêteté, tous aboutissent au même but: division.

Il serait vain, évidemment, de vouloir empêcher le groupement des hommes selon leurs aspirations philosophiques, religieuses ou politiques. Même entre éléments de même couche sociale, les facteurs d'éducation, les influences de milieu, les hasards de la vie, le degré de conscience, doivent nécessairement aboutir à des conceptions différentes. Ces oppositions théoriques sont d'ailleurs un stimulant intellectuel et social pour l'épuration critique des doctrines. L'acceptation de l'une ou de l'autre conception est en outre facultative et suppose toujours une conviction préalable, amendable et révocable. Sur ce plan, si chacun peut souhaiter l'acceptation universelle de son système, cette con-

dition n'est pas absolument nécessais re pour créer un monde meilleur. Et je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient formel à ce que mon voisin ne soit pas un décalque parfait de moi-même. Que sur le plan politique, religieux ou philosophique, chacun confronte dans ses thèses et cherche à convaincre l'autre : très bien, tant mieux.

Sur le plan syndical, la question change. Le syndicat est l'outil économique de la classe ouvrière. Il sert à l'amélioration immédiate des conditions de travail et d'existence des travailleurs; il prépare aussi les voies de la révolution prolétarienne. Seuls, ceux-ci y ont leur place; c'est, en tout premier lieu, leur signe de ralliement. Le syndicat scinde les hommes en deux clases : les travailleurs et les parasites. Les premiers produisent et ne consomment pas assez; les seconds consomment de trop et ne produisent rien. L'antagonisme d'intérêt est tellement flagrant, que l'intelligence la plus rudimentaire le comprend. Les tâches du syndicat ont pour but la récupération progressive ou radicale de toute la production ouvrière accaparée par les parasites, les bourgeois. Ces tâches ne peuvent être accomplies qu'à la condition que le syndicat soit fort, et ce dans la proportion même de cette force. Il tombe sous le bon sens que, le syndicat n'étant que le groupement des travailleurs d'une profession ou d'une même industrie, plus le nombre d'adhérents de cette profession sera grand, plus efficace sera ce syndicat, jusqu'au point culminant : la totalité. Evidemment, le nombre n'est pas tout, mais e'est l'essentiel. Que le syndicat soit réformiste ou révolutionnaire, il réalisera son programme dans la mesure même du pourcentage d'ouvriers de son industrie qu'il groupe. L'unité est donc bien la première condition nécessaire à la force syndicale.

Pour la réaliser, il faut écarter tout

ce qui n'est pas exclusivement syndical et qui peut diviser les travailleurs. Il faudra éloigner les discussions et, surtout, les résolutions religieuses, politiques ou philosophiques. Il faudra écarter toute adhésion de principe, toute tutelle, toute subordination de parti, sauf à provoquer ou 1) une division intérieure, idéologique, entraînant la constitution d'une minorité tyrannisée, forcément paralysante; ou 2) une division organique, un éparpillement des forces. Le plus souvent l'un et l'autre.

Or, plus que jamais, la pression des partis politiques s'exerce sur le mouvement syndical. Les travailleurs qui, politiquement, constituent une force massive considérable, sont une proie prolétarienne et secouer l'indécision le recrutement de ceux-ci, sur la seule plate-forme électorale et même sur les principes fondamentaux des partis est aléatoire, ils visent à la mise sous tutelle des organisations syndicales ou à leur fractionnement sur le plan politique. En Belgique, où le grand nombre des syndicats sont affiliés au Parti socialiste, les Partis catholique et libéral organisent, à leur tour, les ouvriers selon leurs tendances politiques. Tous les partis utilisant dès lors pour leurs combinaisons parlementaires les travailleurs, les lancent, par conséquent les uns contre les autres.

Le mal est double, d'abord, en ce que les organisations syndicales manœuvrées par des partis parlementaires, sont de plus en plus aiguillées sur la voie légale, leur ingérance dans la machine gouvernementale se poursuit sans relâche, indirectement par la création d'organismes mixtes d'arbitrage, de gérance ou d'étude ; directement, par la reconnaissance officielle des syndicats, la gestion ou le contrôle de leurs caisses de chômage, leur responsabilité légale et leur participation aux commissions gouvernementales; ensuite, en ce que, utilisées pour des fins électorales, le fractionnement s'aggravera de plus en plus, jusqu'à l'impuissance économique.

Les travailleurs doivent se dresser contre cette déviation du mouvement syndical. Unis, ils sont la force formidable, irrésistible, devant laquelle il n'est pas d'obstacle qui puisse tenir, fut-il d'ordre gouvernemental. Morcelés en fractions politiques, ils ne sont plus que des pantins, des masses de manœuvre aux mains de politiciens avides de pouvoir et de domination.

Si le mouvement syndical veut se débarrasser du parasitisme politique et se présenter devant les travailleurs avec un programme de réalisation économique et sociale, sans ambiguité et sans réticence, il peut réaliser l'unité convoitée par tous les partis. Comme qui paralyse présentement la classe ouvrière.

> Le syndicalisme doit être autonome. **OUERCUS**

COIN DU MORTICOLE

La menace de la paralysie infantile est à peine écartée que des cas de diphtérie particulièrement nombreux sont signalés dans divers quartiers de la ville. Aussi voit-on les mères de famille prévoyantes consulter le toubib le plus voisin pour s'enquérir des moyens propices à écarter la redoutable épidémie. Si votre enfant présente une fièvre prononcée, si son état général vous laisse quelque inquiétude, si l'examen de la gorge montre l'existence d'un enduit blanc adhérent comme une membrane, si derrière les machoires se montrent des ganglions hypertrophiés, prenez garde, la diphtérie est probable et son extension au larvax ou croup est possible. D'autres complications à divers organes sont d'ailleurs fréquentes. Une injection de serum. dont la nécessité sera corroborée par une analyse d'un frottis de la gorge. mettra rapidement une barrière à l'extension de l'arrogant bacille et en un ou deux jours la convalescence se dessinera; des nouvelles injections de serum s'effectueront en cas de persistance des lésions ou de complications. Ses accidents attribués à ces injections sériques sont insignifiants devant leur valeur curative.

La contamination de la maladie s'effectue par les sécrétions buccales ou nasales, soit directement soit par l'intermédiaire des objets souillés par elles, Aussi une désinfection parfaite est-elle d'absolue nécessité.

Outre les malades avérés, il existe des individus porteurs du bacille de la diphtérie, qui peuvent contaminer les autres sans présenter eux-mêmes aucun trouble; ce sont les porteurs de germe, qui neutralisent le microle par la réaction d'un terrain particulier à eux; l'on concoit le danger qu'ils constituent pour leur entourage. Il faut les rechercher, puis les isoler et les désin-

L'existence d'individus à terrain réfractaire à la maladie, a incité à rechercher quelles étaient les personnes réceptives et par quels moyens l'on pourrait les rendre réfractaires, c'està-dire la recherche d'un vaccin.

Pour reconnaître les sujets réceptifs l'on introduit sous l'épiderme, du poison secrété par le bacille diphtérique. a dose connue; si le sujet est réfractaire, immunisé, il neutralise ce poison, et la réaction est nulle, négative; si le sujet est réceptif il se forme un placard rouge, surtout 3 à 4 jours après. Ceuxci doivent être vaccinés; le vaccin le plus employé en Belgique est l'anatoxine de Ramon : il s'injecte, à doses progressives, en trois piqures à 15 jours d'intervalle. La vaccination ne devient efficace qu'après quelques semaines et elle le reste indéfiniment, semble-t-il. Elle doit être préconisée dans toute collectivité où la diphtérie persiste à l'état endémique, pour autant que cette collectivité ne soit pas directement menacée, par la maladie. Sauf urgence, I'on peut, ne vacciner que les sujets reconnus réceptifs. En principe, il convient de vacciner les enfants de tout âge contre le bacille du croup, comme tout le monde l'admet contre la variole. Ainsi un pas serait effectué dans le sens de la médecine préventive, celle de l'avenir

Dr Ch. FONTAINE-VINCENT



RECONFORT

Nous voilà dans de beaux draps... Le ministère est f... le camp!

Au seuil de l'hiver, ce n'est pas rigolo. Et je vous demande comment nous nous arrangerons si la crise ne se dénoue pas rapidement? Ah! c'est quand on n'a pas de ministère qu'on s'aperçoit combien il nous est indispensable : il pleut, le tram est bondé, le coiffeur s'est trompé de tondeuse et le dernier-né de madame a fait dans ses draps,.. C'est la désolation du désespoir! Evidemment, nos élus oni profité de l'éclipse pour reprendre des vacances - mais, au fait, les vacances, ça faisait partie du programme électoral. Je me disais aussi qu'ils ne pouvaient pas les avoir oubliées. Et quand ils vont rentrer, vous allez voir qu'ils s'occuperont... d'eux et de.. leurs petits copains.

Ainsi, je sais qu'il est une commission que la crise n'arrête pas. Il est vrai qu'elle s'occupe d'une catégorie particulièrement sympathique, celle des propriétaires. C'est un soulagement pour tous les honnêtes gens d'apprendre que les propriétaires commenceront pas pouvoir exiger légalement sept fois le loyer d'avant-guerre. L'initiative privée pourra faire le reste.

Donc, malgré la carence ministérielle, les lois sociales : assurance-maladie, pensions, protection du travail et autres babioles se trouveront largement compensées par le quotient 7 sur les loyers, en attendant mieux. assurément

Il ne sera pas dit qu'à l'occasion du Centième Anniversaire de leur indépendance, les pauvres gens ne pourront pavoiser d'enthousiasme. Ils auront, pour « éclairer », la quittance péréquatée de leurs probloques.

Ce que c'est quand même quand on est le « peuple souverain » !...

La déclaration de principe

L'Opinion patronale

Dans le dernier numéro de « Graphica », l'organe de la Fédération patronale des Industriels du Livre, M. Defrenne essaie de réfuter, dans un pathos économico-scientifique, la déclaration de principe proposée par les assemblées extraordinaires de notre Association.

Et, tout d'abord, nous nous réjouissons que cette déclaration de principe - ce n'est pas une nouveauté pour notre syndicat qui est affilié indirectement à la Commission Syndicale et à la Fédération Internationale d'Amsterdam - jette la consternation dans les rangs patronaux. Comme l'autre, nous pouvons dire : « notre adversaire le condamne, c'est que cela le gêne, si cela le gêne, c'est que cela nous est profitable ». Nous précisons, et c'est bien nécessaire en ces temps de confusion, où nous voyons certains dirigeants emboîter le pas aux patrons et essaver d'entraîner les travailleurs à leur suite, car, une fois de plus, l'« Effort Syndical », organe du président et du secrétaire de notre fédération typographique, est d'accord avec l'organe patronal. Nous affirmons d'abord que notre syndicat ne groupe que des travailleurs, et je voudrais bien que M. Defrenne me prouve le contraire, sa confusion de travailleurs propriétaires de leur petite maison — ils sont certes rares - est vraiment enfantine et suppose un raisonnement par trop superfi ciel. En poursuivant celui-ci, il faudrait dire aussi : « puisqu'il n'est pas un travailleur qui ne possède quelque chose, ne serait-ce que son lit ou sa chemise, il n'y pas de travailleurs, il n'y a que des propriétaires! » L'argument n'est pas fort pour justifier l'interpénétration des classes. Mais je concède qu'il existe à l'Association typographique des membres qui possèdent des propriétés autres que de jouissance personnelle. Cela change-t-il qu'au point de vue économique ce sont des travailleurs? Sont-ils patrons? Non,

parce que le fait de posséder du matériel d'exploitation entraîne automatiquement l'exclusion du syndicat. Je ne dirai cependant pas que les travailleurs ne se mettent jamais dans une position contradictoire en agissant - en tout petit — de la même manière que les bourgeois; la distinction radicale, foncière, entre ceux-ci et ceux-là n'en res-

te pas moins entière.

M. Defrenne - qui n'est, je le répète, que le porte-parole de la généralité des patrons - écrit encore : « Le fait de vouloir opposer des travailleurs salariés à des «travailleurs-employeurs». intellectuels et manuels, collaborant les uns et les autres à une même œuvre, à une même entreprise, est une de ces grandes hérésies répandues insidieusement par un effet de rhétorique creuse dans les esprits ignorants ou peu avertis des questions économiques et sociales. » C'est le sirop de la paix industrielle. Voyez-vous cette prétention de vouloir opposer des travailleurs « salariés » à des travailleurs « employeurs »; alors que ceux-ci « collaborent à la même œuvre »! Quelle est donc cette œuvre? En quoi est-elle l'œuvre du travailleur « salarié » et en quoi est-elle d'œuvre du travailleur « employeur »? Est-ce la production « livre »? Les économistes, voyant les choses de haut, diront, oui, M. Defrenne, avec un peu de sincérité dira, non : « le livre je ne m'en inquiète que subsidiairement: l'œuvre pour moi. c'est « ma » fortune. » En quoi intéresse-t-elle le travailleur « salarié »? En ce que c'est lui qui la produit sans en jouir. Elle intéresse le travailleur quel merveilleux euphémisme! - employeur, en ce qu'il en jouit sans la produire. Et c'est là, justement, qu'il y a opposition, non pas théorique, mais opposition de fait. Quel est dorénavant l'intérêt de l'employeur dans la « même œuvre »? C'est d'en augmenter le rendement bénéficiaire, en en réduisant les charges, dont les salaires payés à

ve? c'est que la « même œuvre » - sa fortune - augmente continuellement d'importance tandis que le salaire subit une dépréciation constante qui n'est compensée que par des rajustements obtenus de « haute lutte ». En 1925. M. Defrenne acculait ses « collaborateurs salariés » à la grève plutôt que de les laisser « collaborer » au partage des bénéfices de son exploitation. Il n'est pas un avantage, si minime qu'il soit, pour les « collaborateurs » qui ne doive être arraché par la lutte ou la menace de lutte. Tout cela n'est pas de la rhétorique creuse, mais la réalité vivante de chaque jour.

M. Defrenne est assez confus dans sa justification du capital exploitant, d'autant plus qu'il est obligé de reconnaître — quoiqu'il l'affirmera contradictoirement plus loin - que ce n'est pas le capital qui alimente le travail. mais qu'il en dérive, au contraire. La seule justification qu'il trouve c'est que « le capital représente des privations pour l'homme économe ». Voyons. c'est une plaisanterie. Je voudrais bien qu'on me montre le phénomène « travailleur salarié » qui, grâce à ses privations, constitue un capital appréciable. Il y aurait d'abord beaucoup à dire, tant au point de vue économique qu'au point de vue moral, de ce phénomène qui « s'impose des privations » sur sa condition de salarié. Je sais, par expérience, et tous mes confrères le savent, qu'en consommant pour la totalité de mon salaire, je suis quand même obligé de me « priver » du nécessaire. Non, le capital ne devient appréciable que lorsqu'il est tiré, grâce à une sous-rémunération, d'une grande quantité de travail accompli par d'autres.

Et, parce que toute l'économie présente est basée sur le capitalisme, M. Defrenne conclut qu'on ne pourrait s'en passer, que c'est lui qui « donne le jour aux entreprises »! C'est vraiment simpliste. Et cela prouve que si M. Defrenne s'est intéressé à la Science économique, ce ne peut être qu'à la science économique du Comité Central Industriel, sans cela il saurait qu'an point de vue production et échange, le

ses « collaborateurs salariés». La preu- capital est un parasite extrêmement vorace qui n'a de fonction que dans un régime basé sur la propriété privée et l'accaparement individuel. Prétendre qu'on ne pourrait faire des livres. des journaux ou du pain sans l'intervention du capital usuraire et privé est aussi absurde que prétendre qu'une convention particulière ne peut se faire que par l'entremise d'un notaire.

En conclusion de son article, M. Defrenne reconnaît que - il aurait pu le dire de suite : « Là où des oppositions apparaissent en toute certitude, c'est dans la répartition équitable des fruits du capital associé au travail. Les travailleurs prétendent que le capital doit être subordonné au travail au point de ne plus être rétribué, ce qui conduira à sa disparition ». Et il voit la solution dans une suite de « revendications et de compromis se succédant depuis toujours. »

Et le voilà entraîné par sa propre dialectique sur l'inévitable terrain de la lutte des classes. Car, qu'est-ce donc que ces revendications des travailleurs « salariés » auprès de leurs « collaborateurs employeurs », sinon l'exigence d'un droit, et à quoi aboutit donc cette exigence si elle veut se réaliser, sinon à la lutte ou à la menace de lutte. Si les intérêts ne sont pas inconciliables, il n'y a pas de « revendications se succédant depuis toujours » et pas de compromis, parce que dans un compromis, il y a toujours une partie lésée, parfois les deux, et lorsqu'il y a partie lésée,

Il étair bon que les patrons s'expliquent sur la « fameuse collaboration », M. Defrenne a assumé cette tâche in grate, cela a précisé nos positions.

il y a lutte latente.

Il n'y a que deux attitudes à prendre dans l'antagonisme des classes : les compromis, c'est-à-dire la soumission et la déchéance économique, ou bien, la lutte jusqu'à l'extermination de la classe spoliatrice. Nous sommes pour cette dernière et nous la ssons l'autre aux mauvais bergers qui, tout en se préparant personnellement de beaux jours, menent leurs adeptes dans la voie des misères.

J. D. B.

Le Pèlerin de Moscou

Cinquante jours à travers la Russie Nouvelle

« L'U. R. S. S., il faut sans cesse le redire, pays hétéroclite et sur lequel le » voyageur partial, qui ne veut voir qu'un côté des choses, peut mentir auda-» cieusement tout en me rapportant que des vérités: »

Luc Durtain.

(Suite.)

LES BEAUX-ARTS

Nous allions à Peterhof, et cela ne m'enchantait guère. Nous y serions les hôtes des cavaliers rouges de Budieny. Pour ceux qui, comme moi, n'ont qu'une très médiocre sympathie pour les militaires - fussent-ils rouges -, il v avait une compensation : nous visite-

rions les palais.

Peterhof est une petite ville de quelques milliers d'habitants, située à trente kilomètres de Leningrad; un petit tortillard de banlieue nous y menait avec une lenteur désespérante. Le long de la voie défilaient de belles villas. car nous étions dans une région de villégiature. Peterhof n'était-il pas le Versailles pétersbourgeois?... Lorsque le train stoppa en gare, nous étions très surpris d'y trouver tant d'animation: banderoles rouges, drapeaux, discours et de grands diables de soldats soufflant dans des instruments étincellants la fameuse marche de leur régiment. Il fallait gagner les casernes, situées loin de là. Et c'éta't un spectacle singulier que ce quarteron de civils, occidentaux par-dessus le marché, précédé d'une musique militaire déambulant par cette campagne déserte et blanche de neige. A travers nos vêtements insuffisants le froid nous tailladait les chairs, malgré l'ardeur des musiciens à exciter nos nerfs... Ainsi arriva-t-il que les casernes m'apparurent comme un refuge.

Rien ne nous y fut éparqué... Mes compagnons français et allemands furent tout de suite assimilés. Et les discussions surgirent sur les détails d'arnachement, sur la forme du sab e. la longueur de la lance et les qualités comparées des mousquetons. En quelques minutes la caserne avait complété la conquête : le militarisme les te-

nait sous son poing de fer. Les «tavarichi » commandeurs étaient aimables jusqu'à la tyrannie. Au manège, les meilleurs cavaliers s'ingénièrent à nous montrer - heureusement sur d'impassibles poteaux de bois - les nombreuses manières de fendre, de couper et de transpercer « l'ennemi ». Cela dura des heures...

Puis vint le repas. On nous invita à prendre place aux longues tables du réfectoire; le « borchtch », dans lequel nageait une belle tranche de bœuf. nous fur servi dans des gamelles de soldat et malgré la lochka de bois vern'ssé, il était succulent; les plus héroïques d'entre-nous mangèrent aussi la « kacha » collagène

Enfin, des voiturettes militaires s'alignèrent dans la cour. En route pour

les « palais » de Peterhof.

Le plus important de tous est le « Grand Palais ». Il est tout à la fois grand par ses dimensions et par l'incommensurable vanité qui ch a inspiré le style et l'ameublement. Le bâtiment principal est l'œuvre de l'architecte Leblond, et date de 1715, c'est-à-dire de l'époque même de la fondation de St-Petersbourg; l'Italien Rastrelli, infatigable bâtisseur, y ajouta des substructions en 1750, le tout est un modèle typique du style baroque.

Le « Grand Palais » — comme nombre d'autres - a été transformé en musée depuis la Révolution. Pour ne pas abîmer les parquets, le gardien nous fit mettre des chaussons par dessus nos chaussures, avant de commencer la visite.

Dorures et sculptures foisonnent dès l'entrée; notamment une porte sculptée et ajourée du plus prétentieux rocaco. La grande salle des Marchands caractérise mieux encore les goûts ostentatoires des boyards de Pierre ler; les murs en sont couverts de grandes glaces encadrées de somptueuses moulures; le plafond, de Tarsia, représente Apollon entouré des Muses au Parnasse. Il serait oiseux d'énumérer et d'inventorier les nombreuses salles de ce palais. Dans chacune d'elles s'étale le luxe grossier et éclatant des barbares impériaux qui les firent aménager. Des artistes courtisans comme Werner, Valerini v flattent, en de grandes décorations, leurs maîtres couronnés. Une galerie court le long de la façade; par les baies on admire les jardins, imitation de Versailles, avec cascades, jets d'eau, bassins, statues, orangerie, pavillons dont les noms essayent de compléter l'illusion : château de Marsan, pavillon de l'Ermitage, Montplaisir. Les murs de la galerie sont tapissés de 358 portraits de types russes, par le peintre Rotari. Il y a deux salons chinois, d'assez bonne imitation. A mentionner aussi le salon Blanc; la chambre de travail de Pierre Ier - malheureusement exposée aux intempéries -avec de beaux panneaux sculptés par Pinaud.

Les meubles et ustensiles qui garnissent la plupart de ces appartements sont, le plus souvent, de magnifiques pièces des deux derniers siècles, mais leur assemblage hétéroclite leur enlève les plus belles qualités.

Il y a à Peterhof une accumulation considérable de richesses; il était intéressant de constater que, là aussi, contrairement aux légendes répandues partout, la Révolution avait respecté les œuvres d'art...

L'heure du train approchait, il fallut écourter la visite. Et c'est au plein galop que les petits chevaux noirs du régiment de Budieny nous ramenèrent à la gare...

* * *

Un matin, à peine étions-nous rentrés à Moscou, après un voyage à Ivanovo-Vosniessensk, que Grandjouan vint me proposer une visite au Kremlin. L'occasion est rare, il faut pour y pénétrer une autorisation délivrée par les autorités supérieures.

Une neige épaisse feutrait Moscou. La place Rouge offrait le spectacle le plus impressionnant qu'on puisse imaginer: au fond, les formes tourmentées et versicolores de la cathédrale St-Basile: le Kremlin, noir et rouge, avec ses tourelles barbaresques, ses sombres tours carrées, ses flèches et ses bulbes dorés d'églises et de palais; tout ce mélange de puissance, de mystique et de cruauté, avec les milliers de corbeaux lugubres, croassants, tournovants...

Le Kremlin est bâti sur une colline s'élevant à une quarantaine de mêtres au-dessus du niveau de la Moskwa; une muraille épaisse, crénelée, haute de 15 à 20 mètres, longue de 2 kilomètres, ponctuée de 19 tourelles et portes. l'entoure. Cette muraille avait le double but de servir de défense militaire et de garantir le Kremlin contre les incendies incessantes des constructions de bois de la ville. Cinq portes donnent accès à l'intérieur du Kremlin: la porte Borowiskië, elle fut bâtie en 1490, c'est par cette porte que Napoléon pénétra dans le Kremlin en 1812; la porte Taïniskië, la plus ancienne, elle date de 1485; la porte Spasskië, l'entrée principale du Kremlin, la tour dans laquelle elle est bâtie est haute de 62 m. Avant la Révolution de février 1917, chaque passant était obligé de se découvrir devant cette tour. Désormais un carillon à midi et à 6 heures joue l'Internationale, à 3 et à 9 heures la marche funèbre révolutionnaire russe...; la porte Nicolskië, qui s'élève derrière le mausolée de Lénine et, enfin. la porte Troitzkië.

A peine avions-nous franchi la porte Nicolskië que la garde nous barra le passage : il fallut exhiber la signature magique. Tout était parfaitement en ordre. Un guide se mit à notre disposition. Avant de visiter les édifices historiques, il fallut, bon gré mal gré, goûter encore du militaire. Nous avions pressé le pas devant l'Arsenal, malgre les canons de bronze, dépouilles napoléoniennes, qui béaient à front de façade. C'était à l'Académie militaire que nous allions payer notre tribut. Grandjouan, qui essayait son crayon aux débientôt l'objet d'une manifectation de sympathie très en honneur en U.R.S.S. Dix bras, vingt bras vigoureux le saisirent et. d'enthousiasme, il vola en l'air, retomba, remonta et ainsi de suite, le pauvre sortit de là dans un beau désordre. Ce ne fut qu'à force de supplications que Mme Philéry échappa à pareille manifestation... de sympathie.

Le Palais Orushejnaïa, bâti en style russe il y a quelque quatre-vingts ans. renferme une des plus riches collections d'antiquités d'Europe. Ivan-le-Terrible en rassembla les premiers éléments au XVIe siècle. Le rez-der chaussée montre des armes et harnais des XVIe et XVIIe siècles, des étoffes et des broderies des XIVe-XVIIe siècles, des pièces d'ameublement, dont les trônes d'Elisabeth I et de Paul I; des équipages, dont une voiture donnée par la reine Elisabeth d'Angleterre au tzar Boris Godounov; des trophées, des chaises à porteurs. Au ler étage s'expose l'art de l'armurerie. Il y a là une collection unique d'armes, d'armures, de casques du XIIIe au XIX siècles: dans une autre salle sont rassemblés des pièces d'art en ivoire, en porcelaine, en verre, en pierre; parmi lesquelles une bouteille chinoise avec incrustations d'argent, don d'Ivan-le-Terrible à son fils Ivan, qu'il fit assassiner par la suite; des émaux, des poteries; une collection de montres du XVIe siècle. Dans une pièce se trouvent les trésors des salles de la Couronne, véritable entassement de perles fines, diamants, émeraudes, saphirs ct autres pierres précieuses; une coiffure du prince Wladimir Moa mach, du XIIe siècle, des vêtements de cérémonie, des sceptres, etc. La salle 5 renferme une collection merveilleuse d'orfèvrerie allant du XIIIe au XIXe siècles, comprenant des vitrines d'argenteries anglaise, française, allemande, russe. d'un intérêt artistique et historique considérable. Au 3me étage sont rassemblées des collections précieuses de Gobelins, dont des tapisseries françaises d'Audran représentant les aventures de Don Quichotte; des broderies, draperies et étoffes anciennes.

Derrière le Palais Orusheinaïa se

pens des aspirants officiers rouges, fut trouve le palais du Kremlin, également de construction assez récente, mais il encercle d'autres bâtiments anciens. parmi lesquels l'ancien palais du Kremlin, bâti par Rastrelli vers le milieu du XVIIIe siècle pour la tzarine Elisabeth. A cet endroit s'élève aussi l'église du Sauveur (Spass na Boru) le plus vieux monument du Kremlin (XIVe siècle).

Non loin de là s'élève le palais Teremvi. le vieux palais des tzars du XVIIe siècle : nombre de salles de ce palais ont une puissance d'évocation incroyable par leur dispositon, leur décoration et leur ameublement; notamment la salle du trône de Catherine II avec ses pilliers massifs de malachite.

Le Grand Palais communique avec une aile : le « Granowitaïa Palata », cette construction qui date de la fin du XVe siècle, montre une façade garnie de pierres polies à facettes sur la place des Cathédrales. Cette salle servit souvent aux fêtes de couronnement et autres grandes solennités; des fresques de la fin du XVIe s., mais reconstituées depuis, en ornent les murs. Près de la porte d'entrée, sous le plafond, se trouve une cachette, d'où la tzarine et les princesses suivaient, à travers la trame d'une toile transparente. les sardanapales qui s'y tenaient. Des substructions nombreuses : chapelles, apnartements et jusqu'à cette place où les Boyards, invités à la Cour, se rassemblaient, font de ce vieux palais un monument invraisemblable. Autour, de nombreuses cathédrales : de l'Annonciation de Marie (1482-90), aux neuf coupoles; de l'Archange (1505-09), où se trouvent les tombeaux de plusieurs tzars: de l'Ascension (1467-79), la plus importante du Kremlin, mélange curieux de styles russe et italien; les murs intérieurs sont ornés de fresques, malheureusement empâtées de surcharges. on y voit aussi le trône d'Ivan-le-Terrible en noyer sculpté. On peut y ajouter le palais des Patriarches, primitiment la cathédrale des Douze Apôtres. Toujours dans le même rayon, s'élève le Clocher d'Ivan le Grand (1600) qui s'élance de ses 97 mètres vers le ciel; à côté la « Zari Kolokol », la cloche du Tzar, se trouve sur un socle de

pierre. Cette cloche, la plus grosse vais pas admiré le peintre Vastnetzov peut-être du monde, pèse plus de 200.000 killogs. Au nord de la place des Cathédrales, dans la cour du Couvent des Nonnettes de Wosniescensk s'élève une cathédrale, à cinq coupoles. Au milieu du XVIe s., dans la même cour s'élève une autre église «Michae! Malein », transformée aujourd'hui en musée d'antiquités russes.

D'autres bâtiments : palais, couvents, chapelles, arsenal occupent le Kremlin. Il aurait fallu des jours entiers pour en faire la visite. Les yeux. ni le cerveau ne pouvaient s'attacher plus longtemps aux richesses, aux beautés innombrables accumulées dans cette enceinte, où la moindre pierre recélait une épopée formidable.

Avant de retourner dans le Moscou moderne, nous avons été nous accouder sur le parapet d'une terrasse appuyée contre la Tour Spasskië, face à la cathédrale St-Basile. La neige partout enpâtait le dessin des façades des maisons; le soir descendait lentement son voile mauve sur les arrière-plans: tout près, la Moskwa, comme une coulée d'encre, déchirait ses berges blanches. Nous serions restés longtemps sans doute dans notre contemplation silencieuse, si notre interprête. blasé, ne nous eût réveillés à la réalité.

Quoique nous étions passablement bousculés j'étais satisfait de visiter la Galerie Tretjakov un dimanche matin. En semaine je n'avais vu que très peu de monde dans les musées : il me plaisait de voir ces groupes nombreux se presser sous la conduite de guides, devant les maîtres russes. La Galerie Tretjakov possède une collection extrêmement intéressante, 6.000 œuvres, dont la plupart de maîtres modernes. Malheureusement l'exiquité des locaux ou le trop grand nombre de toiles, provoque une entassement qui nuit beau coup aux tableaux. Seul, le peintre Sourikov, semble privilégié sous le rapport disposition. Probablement jouitil d'une faveur particulière. Sollicité par notre quide, membre du Conseil du Musée, de donner mon avis sur quelques œuvres, je l'avais fait, sans doute, sans grande satisfaction - je n'a

La camarade me mena alors vers l'épreuve décisive : Sourikov. Au fond d'une salle, un tableau de grandes dimensions tenait la cimaise : « la bojarine Morosowa ». « — Qu'en ditesvous? - C'est une belle composition, mais cela manque d'air et de couleur. Mon interlocutrice rougit, j'avais 1û la toucher dans le plus vif de son amour-propre. « — Vous vous trompez, ce tableau est admirable. Voulezvous discuter cela avec notre directeur? » Ce fut toute une histoire, le directeur défendit Sourikov, photographies en main. Le maître d'ailleurs valait qu'on le défendît; il y avait de lui. dans la même salle, des études de fragments de cette grande toile qui étaient admirables. Parmi les meilleures toiles que j'aie remarquées à Tretjakov : deux visions démoniaques de Vroebel; un magnifique paysage « Automne d'or ». de Levitane: un « Automne» de Serov: un paysage de neige de Korovine: de merveilleuses tranches de vie paysance de Maliavine; la « dame en bleu » de Semov: les satires de Fédotof; des paysages très curieux de Kuindii et, enfin, Répine : quelques portraits et « Les Cosaques rédigeant o une réponse au sultan Mahomet IV » toile fameuse.

Deux ou trois salles avaient été amégées pour la peinture ultra-moderne : cubisme, surréalisme, dadaisme, hermétisme, etc. Malheureusement, ie crains que cette collection n'ait étê rassemblée arbitrairement, car elle ne contenait vraiment aucune pièce remarquable de ces tendances

* * *

l'ai eu l'occasion de visiter dans d'autres villes, notamment à Kharkov. des musées et des expositions. J'ai trouvé partout une sérieuse émulation artistique à laquelle participe largement le peuple. Je pense néanmoins qu'il v a pour l'instant une légère régression nour certains arts. la peinture par exemple, nour lesqueis la demande doit être très réduite depuis la révolution. Espérons que dégagée des préoccupations mercantiles. la régénérescence n'en soit que plus belle.

(A suivre.) Jean DE BOE.

CHRONIQUE PROFESSIONNELLE

Une Enquête sur l'Apprentissage dans le Livre

L'intérêt que portent actuellement les pouvoirs publics à l'enseignement professionnel et le fait que le développement du machinisme et la meilleure qualification de la main-d'œuvre tendent à augmenter toujours davantage la production au seul profit du patronat entraînant ainsi un chômage plus conséquent, ont attiré l'attention du « Creuset » sur la question de l'apprentissage dans l'Industrie du Livre, avec l'incorporation des heures de cours dans les heures normales de travail.

Des difficultés s'étant présentées quant à l'application de ce principe, le « Creuset » a estimé intéressant de soumettre à ses lecteurs une Enquête auprès de plusieurs camarades des différentes branches du Livre et de rechercher une documentation très étendue sur la question suivante :

Quels moyens d'application préconisez-vous pour l'introduction des heures de cours professionnels dans les heures normales de Travail?

Avant d'envisager le moyen d'incorporer les heures de cours dans les heures normales de travail, il est bon de jeter un coup d'œl sur les avantages qu'offre l'enseignement technique et à qui ils profitent afin de pouvoir définir l'attitude que les ouvriers auront à prendre vis-à-vis de cet enseignement.

En premier lieu remarquons tous les efforts de la bourgeoisie et du patronat au moyen de la presse et d'affiches, pour inciter les jeunes à suivre les cours de l'école profe sionnelle. Toute la démagogie qu'ils emploient pour en montrer l'intérêt. Ils en font même une obligation, comme c'est le cas dans la lithographie. Cela nous fait suffisamment comprendre que l'éducation technique leur est favorable et permet une plus grande exploitation des jeunes travailleurs. Aussi les ouvriers l'ont compris et ils revendiquent l'intégration des heures de cours dans la journée de travail de huit heures.

Abordons maintenant la question posée par l'enquête du « Creuset ». Le patronat, dans sa lutte contre la juste et légitime revendication des ouvriers, émet l'argument suivant : « La production subira un arrêt si les apprentis quittent les ateliers pendant la journée normale ». La suggestion la plus judicieuse, à mon avis, pour contourner l'argument patronal, et l'application de la demi-journée ou de la journée entière par semaine, à déterminer suivant les années d'études. Cela occasionnerait également un gain de frais d'installation et de locaux. En

L. W., litho. Bruxelles. effet, les différents degrés d'études pourraient se donner et avoir lieu successivement dans les mêmes classes.

> Evidenment, d'autres complications se présenteront pour la mise en pratique de la revendication ouvrière. Car si ma suggestion est applicable pour les jeunes travaillant aux presses ou même aux Offsets avec margeurs automatiques; pour la maind'œuvre servant les machines plates, la question devient plus délicate. Mais si. par exemple, dans chaque atelier il y avait un margeur et un tireur de feuilles de réserve, ce qui serait encore à déterminer par le nombre des machines, qui remplaceratent celui ou ceux qui vont à l'école, et il v aurait tous les jours puisque les cours s'échelonneraient suivant les degrés. sur toute la semaine. Il me semble que la question pourrait se réscudre ainsi. Il faut tenir compte également que dans de nombreuses imprimeries il y a des margeuses. ce qui est déjà un facteur pour permettre l'absence de certains apprentis.

> Mais, de toute manière, le moyen d'application préconnisé entraînera de l'opposition de la part des patrons. Aussi les ouvriers du Livre doivent comprendre que seule la lutte peut donner satisfaction à leur juste revendication et ils devront tenir compte de ceci : ce qui est réalisable dans certains autres pays, doit l'être également ici en Bel-

F. R., photograveur, Bruxelles.

Les cam, du «Creuset» me posent la question suivante : « quels moyens d'application préconisez-vous pour l'introduction des heures de cours professionnels dans les heures normales de travail?»

Tout d'abord, il faut le dire, cette question ne se pose pas avec autant d'acuité devant les ouvriers photograveurs que devant les ouvriers des autres branches du Livre pour la bonne raison que l'Ecole professionnelle n'existe pas encore pour les jeunes photograveurs. Tout ce qui a été fait dans ce domaine, c'est qu'un programme technique a été dressé; programme élaboré avant la guerre et revisé il y a quelques mois par une commission désignée à cet effet, en vue de la future école, dont la construction se poursuit activement sur l'emplacement des anciens abattoirs de Bruxelles. Il faut cependant signaler que es jeunes photograveurs, pratiquant une spécialité à base de dessin, suivent généralement les cours du soir des différentes académies de dessin de l'agglomération.

Le manque d'opportunité de la question, pour ce qui concerne la photogravu..., ne doit cependant pas nous empêcher de mener une propagande intense, en collaboration avec les jeunes des autres sections de l'industrie du Livre, pour l'introduction des heures de cours dans la journée normale de travail, car, d'ores et déjà, nous pouvons être certains que le patronat et les pouvoirs publics essayeront de réaliser chec nous le même système que celui qui régit les autres écoles professionnelles et qui est tout au détriment du bien-être et de la laberté des jeunes ouvriers.

Les industriels opposent à la juste revendiscation de leurs ouvriers l'argument que l'application de celle-ci causerait des pertes à la production, autrement dit, diminuerait leur part de bénéfices. Certains camarades essayent de contourner cet argument. et je crains que cela soit le but de la question posée. Je pense que c'est là une eireur profonde. La classe ouvrière n'a pas à se préoccuper en posant ses revendications, si celles-ci augmentent ou diminuent la part des bénéfices des patrons. Tenir compte de ce facteur. c'est tomber dans l'opportunisme le plus dégradant. Au contraire, les ouvriers conscients, luttant contre le régime capitaliste, doivent poser des mots d'ordre tendant à la diminution des bénéfices patronaux en faveur du bien-être de la classe ouvrière. C'est alors seulement que les revendications partielles des travailleurs auront pour but bien défini la disparition du régime d'oppression actuellement en vigueur. Revendiquer des réformes laissant intacte la position de la classe dirigeante, c'est se déclarer d'accord avec le régime de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Voilà pourquoi j'estime que l'intégration des heures de cours techniques dans la journée normale de travail est une revendication juste et légitime de la part des apprentis et que les ouvriers adultes doivent les aider dans la lutte pour obtenir satisfaction.

Le droit d'asile et les syndicats

Certes, ce n'est pas à notre instinct, mais à l'enseignement d'un patriotisme exalté et d'un précoce bourrage de crâne, qu'il faut attribuer notre prévention contre l'étranger que nous accueillons généralement, en aparté, par cette formule lapidaire :

— Encore un poux étranger. Ou, dans notre langage bruxellois : « Nog een vreemde luis ».

Qui d'entre nous n'a pas entendu cette sentence dans la bouche de nombreux ouvriers qui, à tous propos et hors propos, semblent ainsi vouloir jeter la déconsidération sur des gens de leur condition. Si encore cette initi-

re s'adressait à l'arrogance ou à la provocation des maîtres ou des chefs étrangers, on pourrait à la rigueur le comprendre, mais non l'admettre; car. en somme, la nationalité n'a rien à voir avec l'attitude despotique ou malveillante d'une personne, seuls les actes et les paroles de celle-ci dovent entrer en ligne de compte. Mais lorsque cette injure s'adresse d'ouvriers à ouvriers. cela devient tout à fait pénible.

Qu'un camarade étranger entre à l'usine, au bureau ou à l'atelier, fréquemment on lui fera grief d'appartenir à une autre nationalité; il devient l'intrus. l'indésirable, qui pourrait ravir

l'emploi que l'ancien occupait avant lui; que ce collègue, à la suite de tribulations quelconques, se montre ou trop docile ou trop insoumis aux règles de la maison, ou qu'il affiche une attitude qui ne cadre pas avec l'esprit moutonnier de ceux qui l'entourent et, aussitôt, on le distingue des autres : « De quoi se mêle-t-il, ce poux étranger qui vient manger notre pain? »

Paroles hostiles et cruelles qui, un jour, reçurent cette cinglante réplique : « Je ne mange pas votre pain, je mange le pain que j'ai gagné par mon travail ». Réponse juste et méritée. Ceux qui mangent notre pain ce sont les fainéants, les oisifs, ceux qui vivent sans rien produire, ceux qui vivent de spéculations et d'agiotage; les paras tes, en un mot, c'est contre ceux-là que nous devons dresser notre mépris.

Alors qu'au-dessus de nous, les employeurs de toutes nationalités se tendent la main pour gagner de l'argent et s'enrichir, pourquoi sommes-nous sans pitié envers ceux de notre classe qui ne demandent qu'à travailler pour vievre?

« Pourquoi, direz-vous, ne restentils pas dans leur pays, il n'y a déjà pas trop de travail pour nous, nous sommes déjà assez infestés d'étrangers sans que ceux-ci viennent encore grossir notre troupeau et encombrer le marché de la main-d'œuvre? »

Soyons solidaires, voyons. Sait-on pourquoi ces étrangers ont quitté leur pays? N'est-ce pas souvent à la suite d'insupportables conditions de travail qui leur ont été imposées et contre les quelles ils se sont révoltés?

N'est-ce pas pour s'être rebellé par gestes ou écrits, contre les lois tyranniques de leur pays? N'est-ce pas le cas particulièrement pour les Italiens et les Espagnols, dont un grand nombre furent réduits à l'exil à la suite de monstrueuses lois d'oppression, baillonnant jusqu'à l'étouffement la classe ouvrière? N'est-ce pas pour échapper à la prison qu'ils ont dû abandonner leur foyer ou fuir avec leur famille vers d'autres pays.

Et alors, n'est-ce pas un crime que de nous montrer haineux envers ceux qui eurent le courage d'élever la voix et de dénonçer l'injustice qui pèse sur toute la classe laborieuse?

Non, camarades, nous devons refouler cette sotte et misérable attitude qui nous fait prendre en grippe les étrangers; nous avons, au contraire, le devoir d'accueillir avec indulgence et bienveillance ces malheureux camarades; nous devons les seconder et les protéger et cela dans notre intérêt mème

D'une part, n'osant plus retourner dans leur pays sous peine d'y subir plusieurs années d'emprisonnement; d'autre part, tenaillés par la détresse, ne deviendront-ils pas une proie facile pour nos employeurs? Ne sachant plus comment vivre et à bout de ressources—ventre affamé n'a point d'oreilles—n'accepteront-ils pas les plus basses conditions de travail, mettant ainsi en péril nos revendications syndicales?

Et c'est ici qu'apparaît le danger. C'est ici que les organisations syndicales doivent se tenir en garde, doivent mettre tout en œuvre pour grouper ces camarades étrangers, les recevoir dans leur sein et les défendre contre la persécution des gouvernants qui les expulsent sans raison.

Qu'une grève ou qu'un lock-out se déclare et que ces ouvriers étrangers combattent avec nous l'indignité patronale ou l'imposture des lois qui protègent la richesse contre la pauvreté et aussitôt ils sont qualifiés d'indésirables d'agitateurs, passibles d'expulsion.

Ah! ils sont vraiment ahurissants nos gouvernants : ils accueillent volontiers les étrangers qui viennent enrichir le patrimoine național ou, pour être plus exact, qui viennent remplir les coffres-forts de nos commerçants et industriels, mais dès qu'ils s'avisent d'ouvrir publiquement la bouche pour dénoncer la rapacité de leurs employeurs et immédiatement ils sont taxés de « troublions de l'ordre public », qui doivent être reconduits à la frontière. Travailler pour une croûte de pain, ils le peuvent, mais se taire, ils le doivent. Voilà ce que nos gouvernants appellent faire régner l'ordre.

Or, si ces étrangers, opprimés et exploités comme nous, entrent dans nos rangs, viennent seconder notre lutte contre le patronat et les lois arbitraires, nous, syndicat, nous devons les protéger, nous devons les arracher des griffes de la réaction, nous devons dénoncer publiquement et en toutes circonstances les féroces mesures de répression dont sont victimes des ouvriers qui, comme nous, et avec nous, réclament le droit à la vie.

SENREV

BILLET LIÉGEOIS

ининининининини

Inventaire de l'heure présente

Les grands travaux pour les Expositions Internationales d'Anvers, Bruxelles, Liège se poursuivent fiévreusement; les grands magasins, les hôtels, les restaurant modernisent leurs immeubles les rues s'éventrent, s'élargissent, les palais s'échafaudent. Il va sans dire que, dans ces conditions, la main-dœuvre est rare... et les employeurs sont tout miel et sucre.

Cela serait parfait si les ouvriers, mieux traités, mieux payés (?) ne négligeaient leurs organisations syndicales. Jouant le rôle de la cigale, ils oublient ainsi le plus élémentaire de leurs devoirs, se réservant pour demain un douloureux réveil.

Sur le terrain politique, tout semble calme, les comédiens, issus du suffrage universel. défendent leurs portefeuilles avant les intérêts de leurs électeurs. Les lois sociales viennent à l'arrière-plan et, pour en retarder la réalisation, on sacrifie une partie du pays.

L'industrie du Livre ne connaît point la fièvre de l'industrie du bâtiment. Les commandes suivent régulièrement leur cours sans trop encombrer les cartons de réserve. Et pourtant on avait es compté, avec les grandes expositions, une année d'extraordinaire abondance et par ricochet, d'extraordinaires bé néfices.

En prévision de cela les maîtres imprimeurs rationalisèrent, firent des agrandissements de locaux, achetèrent des presses à grand rendement, renforcèrent leurs batteries de machines à composer. Ils se tenaient prêts à toute éventualité, car, pour eux n'a pas encore sonné l'heure de mettre en action leurs arsenaux industriels. Ce sera pour

le premier semestre de 1930.

Én sésumé, jusqu'à présent, situation calme, c'est-à-dire, bonne.

Et demain?...

Demain? Nul ne sait de quoi il sera fait.

Toutefois nous croyons que l'industrie du Livre vivra des heures de fièvre, d'extraordinaire abondance.

Et après?...

Lorsque le rideau sera tombé sur la comédie mélo-dramatique des fêtes du centenaire; lorsque les bénéfices plantureux auront été répartis; il y aura une fois de plus dans la classe ouvrière des pleurs et des grincements de dents.

Tous nous savons — pour avoir vécu ces heures malheureuses — que dans le régime actuel, il n'y a pas d'années prospères sans que ne leur succèdent des années maigres; le marché industriel se rétrécira, s'affaissera et, si les travailleurs n'y prennent garde, il pourrait entraîner dans sa chute bien des avantages dont bénéficient les sa lariés.

L'offensive patronale est déclanchée à Liége. Il y a six mois l'industrie métallurgique, ne pouvant faire face aux commandes, s'arrachait les ouvriers à coups de billets de banque. Aujourd'hui, que les grosses commandes sont fournies, on se débarrasse des gros salaires, et on réembauche à salaires réduits.

Le feu réactionnaire couve sous la cendre!...

Ce qui se passe dans l'industrie métallurgique et mécanique du bassin de Liège, se passera nationalement dans l'industrie du Liyre. En prévision d'une année d'abondance les maîtres-imprimeurs nous ménagèrent lors de la signature du dernier contrat collectif; ils devaient s'assurer, jusque fin 1930, une main-d'œuvre pas trop irritée. En 1928, après un simulacre de résistance, ils abandonnèrent stratégiquement leurs positions et, de capitulation en capitulation, signèrent avec nous, un armistice de 3 ans.

Ce délai leur était indispensable pour la rationalisation (?) de leur imprimerie et pour préparer la reprise des hostilités avec plus de chance de succès. Ils préparent leur revanche.

Nous, nous dormons sur nos lauriers, oubliant les leçons d'un passé cruel. Nous vivons sans souci, sans renforcer nos positions, ne songeant qu'à vivre l'heure présente!

Confrères, réveillons-nous... Profitons donc du court moment qui nous sépare de l'échéance de cette trève pour préparer notre action de demai i.

L'argent étant le facteur principal de toutes les batailles, il faut que toutes les sections belges s'imposent de lourds sacrifices pour se constituer des fonds de caisse, leur permettant de résister efficacement contre la prochaine guerre d'usure.

Il faut que partout on s'attache au recrutement des quelques brebis égarées; il faut pour 1931 qu'il n'y ait plus en Belgique d'ouvriers du Livre nonsyndiqués.

Typos flamands. Wallons, chrétiens, démocrates, socialistes, libéraux, communistes, anarchistes et tout ce que vous voudrez, il faut que 1931 nous trouve tous unis sous la même bannière de notre Fédération.

Fi des querelles politiques et linguistíques, nous sommes tous fils de Gutenberg, nous sommes tous frères, nous sommes tous au même titre des exploités. Demain soyons tous d'acharnés défenseurs de nos droits.

Préparons la bataille de demain avec ténacité, et nous vaincrons.

Commençons sans tarder nos préparatifs : aux membres des sections, un sacrifice pécunier, aux militants, un dévouement de tous les instants; tous à la propagande et, par notre union, nous vaincrons.

TELESCOPE

COMMUNICATIONS

Les Visites du "Creuset..

La récente visite au « Palais Mondial » a connu un succès encourageant. Sous la conduite de l'infatigable secrétaire des Amis du Palais Mondial, M. Collet, nos camarades ont passé—trop rapidement, hélas — en revue toute l'histoire de notre humanité, depuis les temps brumeux de la préhistoire jusqu'à nos jours. Nous sommes convanicus que nombre d'entre ceux qui participèrent à cette visite, retourneront au Palais Mondial revoir en détail les innombrables matériaux qui v sont rassemblés.

Dans le courant du mois de décembre, nous visiterons le Musée d'Histoire naturelle et, plus spécialement la section de paléontologie. La conduite sera assurée par une personne particulièrement compétente. Une convocation spéciale déterminera la date et l'heure. Nous engageons tous nos camarades à participer à ces visites d'un grand caractère instructif.

Convocations.

Nous prions instamment nos camarades d'assister à la prochaine séance du « Creuset », qui se tiendra de DIMANCHE 8 DECEMBRE, à 9 h. 30 précises, au local « Au Lilon d'Or », 23, place St-Géry,

La séance suivante aura lieu à la même heure, au même local, le dimanche 5 janvier 1930.

Notre Concours d'Abonnements.

Nous faisons un dernier appel auprès de tous nos amis pour qu'il fassent encore un effort avant la fin du mois, date de clôture du Concours d'Abonnements. Des prix très intéressants seront attribués aux camarades qui auront fait le plus grand nombre d'abonnés depuis le mois de juin dernier, Voici les prix : 2 Dictionnaires Larousse; 5 « A l'Ouest rien de nouveau »; 2 « Le Feu »; 1 «La Guerre des gaz ».

L'abonnement annuel (12 numéros) est toujours de 5 francs.

TOUS AU RECRUTEMENT.

Chaque nouveau lecteur du « Creuset » est un soldat de plus pour la bataille syndicale!

POUBELLE LIÉGEOISE

QUI VA A LA CHASSE!...

Le grrrand Constant Sm..., grand chasseur devant l'Eternel, a eu une grande déception le jour de l'ouverture. Après avoir pris — à titre d'apéritif sans doute — un litre de cognac, il s'en fut à la recherche du gibier.

— La plume ne va pas, dit-il, rabattons-

Hélas! celui-ci donna puisque Constant revint de la chasse... avec un lapin de dinension.

AU POETE LOUIS S...

Notre ami Louis S..., ancien secrétaire le la Cité du « Pontia », aime à lire de la première à la dernière ligne, notre revue « Le Creuset ».

Sa verve intarissable commente avec le plus pur esprit gaulois les «Poubelles », et il lui arrive de regretter de n'y avoir pas encore rencontré ses exploits.

Puisqu'il en meurt d'envie, nous parlerons de « Louis », et lui dirons que malgré tout notre désir de lui être agréable, nous ne pouvons le faire... la place du « Sauveur » n'étant pas dans une « poubelle ».

Lorsque notre revue mensuelle agrandira son format et que nous ouvrirons de nouvelles rubriques : «La Galerie des Grands Hommes », par exemple, nous lui en consacrerons la primeur... à condition qu'il nous fasse parvenir le cliche de sa sympathique figure... et une poésie de son crû.

PETIT CONTE EXPRESS

Le confrère Jules Kalife (filst) depuis son retour dans sa ville natale est rongé par le cafard. Habitué à la fièvre de la capitale, bourré de souvenirs de l'ex-presse bruxelloise, il se meurt d'ennui dans la solitude de notre petit trou de province. Les grands boulevards lui manquent, les relations aussi. Cependant il sent qu'il a besoin du calme, ses nerfs sont en pelote. Pour tuer son cafard et dompter son système nerveux, il vient de battre un record qui, hélas ne sera enregistré... que par le « Creuset ». Réclamant sa valise, antérieurement prêtée à son ami Gaston (un ex-prêt), il sort un jour de l'« Express », saute sur un nº 1, car ça presse, se rend aux Guillemins, prend un aller et retour Bruxelles, puis grimpe dans

l'express de Bruxelles. À la gare du Nord fait son choix dans la presse bruxelloise, se sent un peu pressé sur la place Rogier, se retourne, y voit sa connaissance, la presse sur son cœur, rentre à son ancien logis, puis le lendemain prend l'express de Liége pour se rendre à l'« Express ».

Voilà quarante-trois jours que dure cette expérience de résistance physique et, comble de l'histoire, (il le fait exprès) à force de se presser il arrive à l'« Express » avant les pressiers.

INQUIETANTE DISPARITION

Le sémillant maestro qui mit le dernier congrès de la F. T. en musique (prière au typo de ne pas mettre « en boîte »), sollicité de partout pour ses connaissances artistiques, ne sait plus où donner tête. Nuits et jours, les auteurs français, marolliens, faubouriens ou verviétois, le poursuivent, le harcèlent. Victime de la célébrité, son cerveau est mis à bien dure épreuve. Depuis quelques jours, malgré les recherches de célèbres détectives, il reste introuvable. Craignant que dans un accès de fièvre musicale il n'ait attenté à ses jours, on fit sonder l'Ourthe, la Meuse, le lac de la Gileppe, mais sans résultat. On craint que victime d'un concurrent jaloux son corps découpé ne se trouve en dépôt dans une malle entreposée dans une gare.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons qu'accompagné d'un nommé Arthur-Julien-Louis, typo, porte-drapeau, diseur mondain, boxeur et manager, il se trouve à Bruxelles, dans une pension de famille des environs de la place Fontainas, préparant une partition pour solo de trombone. Il exécutera celle-ci au prochain congrès national.

DEVINETTE

- Pourquoi le confrère Max est-il un vrai pêcheur?...
- Parce qu'il ne va jamais à la messe...
 Non, ce n'est pas cela.
- Parce qu'il aime les « rousses »?...
- Il ne va jamais à la pêche.
- ?... l... l...
- Parce qu'il est claviste monotypiste... et qu'à chaque touche il « ferre » un goujon!...

